

PAUL-ÉMILE¹

GUERRE EN ESPAGNE. — GUERRE CONTRE PERSÉE, ROI DE MACÉDOINE.
— BATAILLE DE PYDNA. — TRIOMPHE DE PAUL-ÉMILE.

La maison des Émilii à Rome était patricienne et de la plus haute antiquité. Tous ceux de cette maison qui se sont illustrés ont dû leurs succès à leur amour de la vertu. L'infortune même de Lucius Paulus, à la bataille de Cannes, fit éclater sa prudence et sa valeur. N'ayant pu persuader à son collègue de ne pas risquer le combat, il prit part à la bataille qui se donnait contre son avis, mais il ne partagea point la fuite de Varron. Ce consul, qui l'avait forcé de combattre, abandonna le champ de bataille, et Lucius Paulus, qui s'était opposé au dessein de Varron, demeura ferme à son poste et combattit jusqu'à la mort. Il laissa une fille nommée Émilie, qui fut mariée au grand Scipion, et un fils nommé Paul-Émile; c'est celui dont j'écris la vie. Il était encore dans sa première jeunesse lorsque les hommes les plus distingués faisaient fleurir Rome par leurs vertus et par leur gloire. Il parut au milieu d'eux avec beaucoup d'éclat, quoique dès son entrée dans le monde il n'eût pas suivi la même route ni adopté les mêmes goûts que les autres jeunes gens de son rang. Au lieu de se former comme eux à l'éloquence du barreau, il s'interdit même ces témoignages d'empressement et de zèle que la plupart des patriciens faisaient servir à gagner la faveur du peuple et à s'insinuer dans ses bonnes grâces, tels que de saluer les citoyens par leur nom, de leur prendre la

1. Paul-Émile vécut de 207 à 158 avant J.-C. Ce fut en 168 qu'il défit Persée à Pydna.

main en passant dans les rues, et de les embrasser : non que la nature lui eût refusé les moyens de réussir par l'une et l'autre voie ; mais il préféra, comme une gloire bien supérieure, celle qui est le fruit de la valeur, de la justice et de la bonne foi ; qualités par lesquelles il eut bientôt surpassé tous les jeunes gens de son âge.

La première charge considérable qu'il demanda fut l'édilité ; il obtint la préférence sur douze concarrents, qui dans la suite furent tous élevés au consulat. Il fut ensuite élu au nombre des prêtres que les Romains appellent augures.

Les Romains faisaient alors la guerre au roi Antiochus, surnommé le Grand, et les premiers de leurs généraux étaient occupés contre ce prince lorsqu'il s'éleva tout à coup une nouvelle guerre du côté du couchant ; toute l'Espagne se souleva, et Paul-Émile y fut envoyé avec la qualité de préteur. Au lieu de six lieuteurs que les autres préteurs faisaient marcher devant eux, il en prit douze, et eut ainsi dans cette charge toute la majesté consulaire. Il vainquit deux fois les barbares en bataille rangée et en tua environ trente mille. Ce succès brillant fut uniquement le fruit de l'habileté du général, qui, profitant de la position des lieux et passant à propos une rivière, procura à ses troupes une victoire aisée. Il conquit aux Romains deux cent cinquante villes qui lui ouvrirent leurs portes. Après avoir pacifié la province et s'être assuré de sa fidélité, il revint à Rome, sans avoir dans cette expédition augmenté sa fortune de la valeur d'une drachme. Peu empressé d'amasser du bien, il dépensait généreusement son patrimoine, qui fut toujours si modique, qu'après sa mort on trouva à peine de quoi payer la dot de sa femme.

Nommé consul, il alla faire la guerre aux Liguriens, situés au pied des Alpes, peuple fier et belliqueux, exercé par les longues guerres que lui avait attirées le voisinage des Romains. Ils occupent l'extrémité de l'Italie, au bout des Alpes baignées par la mer de Toscane, et situées vis-à-vis de l'Afrique. Ils sont mêlés avec les Gaulois et les Ibériens, qui habitent cette côte. Montés sur des vaisseaux corsaires, ils faisaient alors des courses dans toute cette mer, jusqu'aux colonnes d'Hercule, et ruinaient le commerce des peuples voisins. Paul-Émile étant entré dans leur pays, ils l'attendirent avec une armée de quarante mille hommes ; il n'en avait en tout que huit mille à leur opposer, et cependant il attaqua des ennemis cinq fois plus nombreux, les mit en fuite, et, les ayant

renfermés dans leurs murailles, il leur fit des propositions pleines de douceur et d'humanité; car les Romains ne voulaient pas détruire la nation des Liguriens, qu'ils regardaient comme une forteresse et un boulevard contre les mouvements des Gaulois, qui ne cessaient de menacer l'Italie. Les Liguriens, se confiant à Paul-Émile, lui remirent à discrétion leurs vaisseaux et leurs villes. Il leur rendit les villes et se contenta d'en démolir les murailles; mais il prit tous les vaisseaux et ne leur laissa que des barques, dont les plus grandes n'avaient que trois rangs de rames. Il mit en liberté un grand nombre de prisonniers, tant Romains qu'étrangers, qu'ils avaient faits sur terre et sur mer.

Voilà les actions remarquables de son premier consulat. Quelque temps après il montra ouvertement le désir d'en obtenir un second, et se mit même sur les rangs; mais, ayant été refusé, il se tint tranquille et ne s'occupa que des fonctions de son sacerdoce et de l'éducation de ses enfants. Il les instruisit dans la discipline des Romains, comme il l'avait été lui-même, et les forma avec plus de soin encore à celle des Grecs. Il tenait toujours auprès d'eux non seulement des grammairiens, des sophistes et des rhéteurs, mais encore des sculpteurs, des peintres, des écuyers, des veneurs et des piqueurs habiles. Lorsqu'il n'était pas retenu par quelque affaire publique, il assistait lui-même à leurs études et à leurs exercices; car c'était de tous les Romains celui qui aimait le plus ses enfants.

Les Romains faisaient alors la guerre contre Persée, roi de Macédoine. Ils étaient mécontents de leurs généraux, dont l'inexpérience et la lâcheté livraient la république au mépris et à la risée, et qui éprouvaient de la part des ennemis bien plus de mal qu'ils ne leur en faisaient. D'autres généraux venaient depuis peu d'obliger Antiochus le Grand d'abandonner l'Asie, de se retirer au delà du mont Taurus, de se tenir renfermé dans la Syrie et de s'estimer heureux d'avoir acheté la paix au prix de quinze mille talents. Quelque temps auparavant ils avaient ruiné dans la Thessalie les forces de Philippe et affranchi les Grecs du joug de la Macédoine. Enfin, Annibal lui-même, à qui nul roi n'était comparable ni pour l'audace ni pour la puissance, avait été vaincu. Après tant de succès était-il supportable de ne combattre depuis si longtemps qu'à avantage égal contre Persée, comme si c'eût été un adversaire digne des Romains, lui qui ne leur faisait la guerre

qu'avec les restes des défaites de son père? Mais les Romains ignoraient que Philippe avait par sa défaite même rendu l'armée des Macédoniens plus forte et plus aguerrie. C'est ce que je vais expliquer en peu de mots, et pour cela je reprendrai les choses de plus loin.

Antigonus, le plus puissant des généraux et des successeurs d'Alexandre, ayant acquis pour lui et pour ses descendants le titre de roi, eut un fils appelé Démétrius, qui fut père d'Antigonus, surnommé Gonatas, dont le fils Démétrius mourut après un règne assez court, laissant Philippe, son fils, en bas âge. Les principaux d'entre les Macédoniens, craignant l'anarchie, appelèrent Antigonus, neveu du dernier roi, dont ils lui firent épouser la veuve, le nommèrent d'abord tuteur du jeune prince et général de ses armées; ensuite, ayant connu sa modération et sa capacité pour les affaires, ils lui conférèrent le titre de roi. Il fut surnommé *Doson*¹, parce qu'il promettait toujours et ne donnait jamais rien. Philippe, encore fort jeune lorsqu'il lui succéda, eut de la réputation parmi les plus grands rois; il donna l'espérance qu'il rendrait à la Macédoine son ancienne dignité et qu'il arrêterait seul la puissance romaine, qui menaçait déjà toutes les nations. Mais, vaincu par Titus Flaminus dans une grande bataille qui se donna près de Scotuse, et abattu par ce revers, il remit son royaume au pouvoir des Romains, et se tint heureux d'en être quitte pour une modique amende. Bientôt impatient de son état, et sentant que devoir sa couronne à la grâce seule des Romains, c'était plutôt être un esclave content de vivre dans le luxe qu'un roi qui a du courage et de la grandeur d'âme, il ne songea plus qu'à recommencer la guerre, et il en fit les préparatifs avec autant d'adresse que de secret. Laisant les villes situées sur les grands chemins et sur les bords de la mer dans un état de faiblesse et d'abandon qui ne pouvait donner de l'ombrage, et rassemblant de grandes forces dans les hautes provinces de son royaume, il remplit les châteaux, les forteresses et les villes les plus avancées dans les terres, d'armes, d'argent et de bons soldats, engraisant pour ainsi dire la guerre, et la cachant avec soin dans l'intérieur de ses États. Il avait en réserve de quoi armer trente mille combattants, huit millions de médimnes de blé serrés dans ses magasins, et autant

1. *Doson* est un mot grec qui signifie littéralement *devant donner*.

d'argent comptant qu'il en fallait pour soudoyer pendant dix ans dix mille étrangers destinés à défendre le pays. Mais il n'eut pas le temps de mettre seulement la main à l'exécution de ces vastes projets; il mourut, accablé de tristesse et de regrets, quand il eut reconnu que, trompé par les calomnies d'un fils pervers, il avait



FIG. 42. — Général grec.

fait mourir injustement son autre fils, Démétrius. Persée, qui lui succéda, hérita de sa haine contre les Romains; mais la bassesse de son caractère et la dépravation de ses mœurs le rendaient inhabile à soutenir un si grand fardeau. Sujet à toutes les passions et à tous les vices, il était surtout dominé par l'amour de l'argent. On prétend même qu'il n'était pas fils de Philippe, et que la femme de ce prince le prit aussitôt après sa naissance, d'une couturière nommée Gnathénia, et le fit passer pour son propre fils. C'est, dit-on, ce qui porta cette reine à faire mourir Démétrius, de peur que la famille royale, qui avait un héritier légitime, ne vint à découvrir la supposition. Cependant, tout lâche et tout méprisable qu'il était, les forces considérables que son père lui avait laissées le déterminèrent à faire la guerre et

la lui firent soutenir avec assez de succès. Il battit des consuls romains, défit des armées puissantes, vainquit de nombreuses flottes et prit plusieurs vaisseaux. Le consul Publius Licinius étant entré le premier dans la Macédoine, Persée le défit dans un combat de cavalerie, lui tua deux mille cinq cents de ses meilleurs soldats, et fit six cents prisonniers. Après cette victoire, il va surprendre la flotte romaine qui était dans la rade d'Orée, prend vingt vaisseaux de charge avec toute leur cargaison, coule à fond les autres, qui étaient chargés de blé, et s'empare de quatre galères de cinq rangs de rames. Dans un second combat, il repousse le consul Hostilius,

qui voulait forcer les passages d'Élimie pour entrer dans la Macédoine, et qui, ensuite, ayant pénétré à la dérobée dans la Thessalie, n'osa accepter le combat que Persée lui offrait. De là, affectant du mépris pour les Romains et cherchant à occuper son loisir, il alla faire une incursion dans le pays des Dardaniens, tailla en pièces dix mille de ces barbares, et emmena un butin immense. En même temps il sollicitait les Gaulois qui habitaient le long du Danube et qu'on appelle Bastarnes, peuple belliqueux et fort en cavalerie. Il faisait proposer aux Illyriens, par Gentius, leur roi, de s'unir avec lui pour cette guerre: le bruit même courut que ces barbares, qu'il avait gagnés à prix d'argent, se préparaient à descendre par la Gaule inférieure, le long de la mer Adriatique, pour entrer dans l'Italie.

Ces nouvelles fâcheuses firent sentir aux Romains qu'au lieu de donner le commandement de l'armée à la brigade et à la faveur, ils devaient y appeler eux-mêmes un général qui, par sa sagesse et son expérience, fût capable de conduire de grandes entreprises; cet homme était Paul-Émile, qui, dans la pleine maturité de l'âge, car il avait près de soixante ans, mais conservant encore toutes ses forces, entouré d'ailleurs de gendres et de fils qui étaient à la fleur de l'âge, soutenu par un grand nombre de parents et d'amis qui jouissaient d'un grand crédit, fut vivement sollicité de se rendre aux désirs du peuple, qui le portait au consulat. Il y montra d'abord la plus vive opposition et se refusa longtemps à l'empressement et aux vœux du peuple; sous prétexte qu'il n'était plus en état de commander; mais, voyant que la foule des citoyens venait chaque jour à sa porte, qu'ils l'appelaient à la place publique et se plaignaient hautement de ses refus, il se rendit enfin; et, lorsqu'il parut parmi les candidats, on crut qu'il venait bien moins recevoir le commandement qu'apporter la victoire et donner dans sa soumission aux volontés du peuple un gage certain du succès de la guerre. Il fut reçu par toute la multitude avec tant de satisfaction et de si grandes espérances, qu'après l'avoir nommé consul pour la seconde fois, on ne voulut pas faire tirer les provinces au sort et qu'on lui décerna sur-le-champ le gouvernement de Macédoine. On raconte que, le jour même où le peuple venait de lui déférer, d'un consentement unanime, la conduite de la guerre contre Persée, et l'avait reconduit par honneur jusqu'à sa maison, il trouva, en rentrant chez lui, sa fille Tertia,

encore enfant, qui pleurait. Il la prit entre ses bras et lui demanda le sujet de ses larmes. Tertia le serrant étroitement dans ses bras : « Eh quoi ! mon père, lui dit-elle, tu ne sais pas que Persée est mort ? » C'était un petit chien qu'elle élevait, et à qui l'on avait donné ce nom. « Tant mieux, mon enfant, lui dit Paul-Émile ; et j'accepte l'augure. » C'est ainsi que Cicéron le rapporte dans ses livres sur la *Divination*.

Il était d'usage que ceux qu'on avait nommés consuls fissent, de leur tribunal, un discours au peuple, pour le remercier et lui témoigner leur reconnaissance. Paul-Émile donc, ayant convoqué l'assemblée, dit au peuple qu'il avait demandé son premier consulat pour lui-même, comme un honneur dont il avait besoin, mais qu'il avait accepté le second, parce qu'ils avaient eux-mêmes besoin d'un général : qu'ainsi il ne leur en avait aucune obligation. « Si vous croyez, ajouta-t-il, qu'un autre soit plus capable que moi de bien conduire cette guerre, je suis prêt à lui céder le commandement ; mais, si vous avez confiance en moi, je vous prie de ne vous mêler en rien de ce qui regarde ma charge, mais de faire en silence tout ce que je croirai utile pour le succès de la guerre. Je vous déclare que, si vous voulez encore commander à vos généraux, vous vous rendrez plus ridicules dans vos expéditions que vous ne l'avez été précédemment. » Ce discours imprima le plus grand respect à tous les citoyens et leur donna pour l'avenir les plus hautes espérances. Ils se félicitèrent d'avoir écarté tous les compétiteurs qui les flattaient, pour choisir un général plein de grandeur d'âme, et qui leur parlait avec franchise : tant le peuple romain, pour acquérir la domination sur les autres peuples, était soumis lui-même à l'empire de la vertu ! La navigation favorable, et les facilités qu'il éprouva dans son voyage, doivent être attribuées à la fortune, qui le rendit à son camp avec autant de promptitude que de sûreté. Mais, quand je vois que les succès qu'il eut dans cette expédition furent l'ouvrage de son audace et de son activité, de la sagesse de ses conseils, du zèle de ses amis à le seconder, de sa constance dans les dangers, enfin du choix qu'il sut faire des moyens les plus convenables, je ne saurais imputer aucun de ses glorieux exploits à ce bonheur qu'on vante si fort en lui, comme je pourrais le faire pour d'autres généraux ; à moins qu'on ne regarde comme un effet du bonheur de Paul-Émile l'avarice de Persée, qui, par sa passion pour l'argent, renversa et

détruisit les grandes et belles espérances que les Macédoniens avaient conçues de cette guerre.

Il était venu en Macédoine, à la demande de ce prince, dix mille cavaliers bastarnes, et autant de fantassins qui combattaient à leurs côtés, tous vivant de la solde qu'on leur paye à la guerre ; car cette nation ne sait ni labourer ni élever des troupeaux, ni faire le commerce maritime, et n'a d'autre métier et d'autre occupation que de combattre et de vaincre. Lorsque ces mercenaires furent arrivés dans la Médique, et qu'ils y campèrent avec quelques troupes du roi, les Macédoniens, frappés de leur haute stature, de leur adresse merveilleuse dans tous les exercices, de leur fierté, de leurs discours pleins de bravades et de menaces contre les ennemis, furent remplis de confiance et se persuadèrent que les Romains, découragés à la vue de ces hommes terribles, de leurs mouvements si étranges et si effrayants, n'oseraient pas même les attendre. Persée avait ranimé par là le courage de ses soldats, et les avait remplis d'espérance ; mais, lorsque chaque capitaine de ces barbares lui eut demandé pour sa paye mille pièces d'or, ce prince, étourdi de cette demande exorbitante et en ayant comme perdu le sens, se laissa emporter à son avarice et refusa leur secours ; il semblait non un roi qui allait faire la guerre aux Romains, mais un économiste qui devait rendre un compte exact à tous ses ennemis de toutes les dépenses qu'il aurait faites. Cependant les Romains eux-mêmes lui donnaient la leçon et l'exemple de ce qu'il devait faire ; car, sans compter tous les autres préparatifs, ils avaient assemblé cent mille hommes tout prêts à agir au besoin. Et Persée, lorsqu'il avait en tête une armée formidable et des ennemis qui, pour soutenir cette guerre, entretenaient beaucoup plus de soldats qu'il n'en fallait, comptait, serrait son argent, et craignait autant d'y toucher que s'il eût appartenu à un autre. Voilà comment agissait un prince qui n'était pas né d'un roi de Lydie ou d'un Phénicien, mais qui se prétendait l'héritier du sang et de la vertu d'Alexandre et de Philippe, de ces deux princes qui, ayant toujours eu pour maxime qu'il faut acheter la domination par l'argent, et non l'argent par la domination, étaient parvenus à subjuguier l'univers. On disait en effet que ce n'était pas Philippe, mais son or, qui prenait les villes de la Grèce. Alexandre, près de partir pour son expédition des Indes, voyant les Macédoniens tellement chargés du butin des

Perses, qu'ils pouvaient à peine le traîner, fit brûler le premier tous ses équipages et déterminâ les autres à en faire autant, afin que, dégagés de ce poids incommode, et comme des gens qui auraient brisé leurs chaînes, ils fussent plus propres aux travaux de la guerre. Persée, au contraire, qui couvrait d'or sa personne, ses enfants et son royaume, au lieu d'en sacrifier à son salut une partie, préféra être traîné captif avec toutes ses richesses, et faire voir aux Romains tout ce qu'il leur avait épargné. Non seulement



FIG. 43. — Alexandre, fils de Philippe.

il manqua de parole aux Gaulois et les renvoya; mais, après avoir engagé Gentiûs, roi des Illyriens, à faire alliance avec lui et à lui fournir des troupes moyennant la somme de trois cents talents, il fit compter l'argent devant les envoyés de ce prince, qui scellèrent les sacs de leur sceau. Gentiûs, qui se croyait assuré de la somme qu'il avait demandée, commit une perfidie atroce; il fit emprisonner les ambassadeurs que les Romains lui avaient envoyés. Persée, jugeant qu'il n'avait plus besoin de lui donner d'argent pour l'engager à déclarer la guerre aux Romains, et que cette violation du droit des gens était entre les deux peuples le garant d'une haine irréconciliable, frustra ce malheureux prince des trois cents talents qu'il lui avait promis; et peu de temps après, le préteur L. Anicius, qu'on y avait envoyé avec une armée, l'ayant enlevé de son royaume, lui, sa femme et ses enfants, comme des oiseaux de leur nid, Persée ne s'en mit point en peine et ne lui donna aucun secours.

Paul-Émile, arrivé en Macédoine pour faire la guerre à un tel ennemi, n'eut que du mépris pour sa personne; mais il fut étonné de ses préparatifs et de ses forces. Sa cavalerie était de quatre mille hommes, et sa phalange de près de quarante mille fantassins. Campé sur le bord de la mer, au pied du mont Olympe, dans des lieux inaccessibles, et qu'il avait encore fortifiés par des retranchements de bois, il se croyait dans une entière sûreté et comptait voir Paul-Émile se consumer par la longueur du temps et par la dépense qu'il serait obligé de faire. Le général

romain, l'esprit en mouvement, cherchait tous les expédients et tous les moyens possibles pour tenter quelque entreprise; mais, voyant que ses soldats, par une suite de leur ancienne licence, supportaient impatiemment ses délais, et que chacun, tranchant du général, s'ingérait à dire ce que Paul-Émile aurait dû faire, il les en reprit fortement, leur défendit de se mêler de rien de ce qui ne les regardait pas, et de ne s'occuper d'autre soin que de tenir prêtes leurs personnes et leurs armes, pour s'en servir en Romains, quand le général leur en donnerait l'occasion. Il ordonna que les sentinelles de nuit fissent la garde sans pique, afin que, hors d'état de repousser l'ennemi qui les attaquerait, ils fussent plus attentifs à combattre le sommeil. Ses troupes souffraient beaucoup de la disette d'eau; car il n'y avait le long du rivage que quelques sources qui en fournissaient peu, et encore était-elle mauvaise. Mais Paul-Émile, considérant la hauteur du mont Olympe, et le voyant tout couvert d'arbres, conjectura, par la verdure de leur feuillage, qu'il devait y avoir, dans le sein de la montagne, des sources d'eau vive, et fit creuser au bas des souterrains et des puits; ils se remplirent aussitôt d'une eau pure, qui, des lieux où elle se trouvait pressée, coula rapidement dans les conduits qu'on lui avait ouverts.

Paul-Émile resta quelques jours sans rien faire, et l'on dit que jamais deux armées aussi considérables ne furent si longtemps en présence dans une telle inaction. A force de recherches et de tentatives, il apprit qu'il restait un seul passage qui n'était pas gardé, et qui menait, par la Perrhèbie, à la ville de Pythium et au fort de Pétra. Alors, l'espérance de franchir ce passage négligé par les ennemis l'emportant sur la crainte des difficultés qui avaient empêché qu'on ne le gardât, il mit l'affaire en délibération. Entre ceux qui composaient son conseil, Scipion Nasica, gendre de Scipion l'Africain, et qui eut ensuite tant d'autorité dans le sénat, s'offrit le premier à y conduire des troupes, pour tourner l'ennemi. Fabius Maximus, l'aîné des fils de Paul-Émile, qui était encore dans sa première jeunesse, se présenta le second et fit paraître la même ardeur. Paul-Émile, ravi de leur bonne volonté, leur donna un corps de troupes. Ils avaient trois mille hommes des cohortes italiennes, qui ne faisaient point partie des légions; l'aile gauche était composée de cinq mille hommes, auxquels Nasica joignit cent vingt cavaliers, et deux cents Crétois ou

Thraces, de ceux que Harpalus avait envoyés. Nasica prit avec ses troupes le chemin de la mer, et alla camper auprès d'Héraclée, comme s'il eût dû s'embarquer, pour aller tourner le camp des ennemis. Mais après le souper de ses soldats, dès que la nuit fut venue, il découvrit aux officiers sa véritable intention, et, prenant un chemin opposé à la mer, il marcha toute la nuit et ne s'arrêta que sous les murailles de Pythium, où il fit reposer ses troupes.

Nasica passa la nuit dans cet endroit. Persée, qui voyait Paul-Émile tranquille dans son camp, était loin de s'attendre à ce qui le menaçait, lorsqu'un transfuge crétois, quittant la route et s'éloignant des troupes, vint lui apprendre le détour que prenaient les Romains pour venir l'envelopper. Cette nouvelle l'effraya, mais elle ne lui fit point remuer son camp : seulement il envoya, sous la conduite de Milon, dix mille mercenaires et deux mille Macédoniens, avec ordre d'aller le plus promptement possible s'emparer des hauteurs. Polybe dit que les Romains tombèrent sur cette troupe pendant qu'elle était endormie; mais Nasica raconte qu'il eut à



FIG. 44. — Soldat thrace.

soutenir, sur le haut de la montagne, un combat rude et périlleux; qu'il fut lui-même attaqué par un soldat thrace d'entre les mercenaires, qu'il tua d'un coup de sa javeline dans la poitrine; que les ennemis ayant été mis en déroule, et Milon s'étant honteusement sauvé sans armes et en simple tunique, il les avait poursuivis sans aucun danger, et avait fait descendre son armée dans la plaine.

Les fuyards, en arrivant au camp de Persée, y jetèrent une telle épouvante que ce prince, saisi de frayeur et confondu dans ses espérances, décampa sur-le-champ, et se retira sur les derrières. Cependant il n'y avait pas de milieu : il fallait ou rester devant Pydna et courir le risque d'une bataille, ou, en distribuant ses troupes dans les villes, voir pénétrer au cœur de ses États une guerre qui, une fois qu'elle y serait entrée, ne pourrait plus en sortir qu'à travers des flots de sang et des monceaux de morts. Enfin ses amis lui ayant représenté que son armée était supérieure en nombre à celles des ennemis; que ses soldats montraient la plus grande ardeur pour défendre leurs femmes et leurs enfants;

qu'ils seraient encore animés par la présence de leur roi qui combattrait à leur tête et serait témoin de toutes leurs actions; encouragé par leurs conseils, il reprit son camp et se prépara pour livrer bataille. Il visita lui-même tous les postes, et partagea les divers commandements entre ses capitaines, résolu d'attaquer les Romains aussitôt qu'ils arriveraient. Il était campé dans une plaine unie, très commode pour sa phalange, et coupée de plusieurs coteaux qui, se touchant les uns les autres, offraient des retraites sûres à l'infanterie légère et aux gens de trait, en même temps qu'ils leur donnaient la facilité d'envelopper l'ennemi. Elle était traversée par deux rivières, l'Éson et le Leucus, qui n'étaient pas alors bien profondes, car on était sur la fin de l'été, mais qui devaient embarrasser la marche des Romains.

Paul-Émile n'eut pas plus tôt rejoint Nasica qu'il marcha aux ennemis en ordre de bataille; mais, quand il vit leur disposition et leur nombre, il s'arrêta, saisi d'admiration, et se mit à réfléchir en lui-même. Les jeunes officiers, qui brûlaient d'ardeur de combattre, sortirent des rangs et vinrent le prier de ne pas différer la bataille. Scipion Nasica surtout, dont le succès sur le mont Olympe avait relevé le courage, lui faisait les plus vives instances: « Je donnerais la bataille, lui dit Paul-Émile en souriant, si j'avais ton âge; mais les victoires que j'ai déjà remportées, en m'ayant fait connaître les fautes des vaincus, m'empêchent d'aller, après une longue marche, attaquer une armée toute fraîche et disposée à nous bien recevoir. » En même temps il ordonne aux troupes qui occupaient le front de l'armée, et qui étaient en face de l'ennemi, de se diviser en cohortes, comme pour prendre l'ordre de bataille; et il commande à celles qui étaient à la queue de dresser le camp et de le fortifier. Ensuite, faisant retourner les derniers bataillons qui se trouvaient le plus près des travailleurs, et successivement tous les autres, il rompit peu à peu son ordre de bataille sans que les ennemis s'en doutassent, et fit rentrer toute son armée dans le camp sans aucune confusion. Quand la nuit fut venue, et lorsque les troupes, après leur repas, ne songeaient qu'à s'aller reposer, tout à coup la lune, qui était dans son plein et fort élevée, s'obscurcit, perdit peu à peu sa lumière, et, après avoir changé plusieurs fois de couleur, finit par s'éclipser entièrement. Les Romains, suivant leur coutume, se mirent à frapper avec un grand bruit sur des vases d'airain pour rappeler sa